

L'interlocuteur regarda cet homme qui n'avait d'autre fortune que ses bras, e d'autre ami qu'un singe, cet homme qui pleurait aux sons d'un cor, et, après avoir fixé ses regards sur lui quelques instants, il lui dit :

Allons chez toi.

Pierre stupéfait passa devant.

Prends ton singe, lui dit l'inconnu lorsqu'ils furent arrivés, et suis moi.

Deux ans après, Pierre devenu habile musicien par les leçons de son protecteur, par son courage et son travail, se jetait un soir dans ses bras, et les deux grands artistes se pressaient en pleurant. Pierre venait de mettre en musique un *pétra* auquel Adolphe N... donnait la vie par ses sublimes accents.

II.

Dès lors ce fut d'une vie nouvelle que vécut Pierre. Sous la protection d'Adolphe N... le jeune compositeur fut vaicment recherché. Pendant dix-huit mois encore il refusa de rien livrer de ses œuvres au public, il vécut du produit de leçons chèrement payées, travailla sans cesse, et étonna plus d'une fois Adolphe lui-même par ses magnifiques progrès. L'instant où cette vie douce et heureuse avait finir était près d'arriver.

d

Un soir du mois de décembre, on lisait sur les affiches l'annonce de la représentation d'une pièce nouvelle, celle du poème mis en musique par Pierre. Il était cinq heures, et la jeune artiste s'apprêtait à se rendre au théâtre : Serons-nous heureux ce soir ? disait-il à Jacques comme ei l'intelligent animal l'eût compris ; achèterons-nous demain ce violon de Crémone dont on veut deux mille francs ? Et puis Pierre sorti. Il était tard lorsqu'il revint. Sa main tremblait. Il prit son violon, et joua le morceau qui électrisant trois mille personnes, l'avait forcé à paraître sur la scène pour recevoir les applaudissements des hommes et les bouquets des femmes entre lesquels il en avait choisi un qu'il tira de son sein. Il le respira avec délices, ramassa le papier qui l'entourait, jeté d'abord : c'était une enveloppe de lettre. Il n'y lut que deux mots : *Mademoiselle Marie*. Marie ! elle se nomme. Marie, pensa Pierre : ma sœur et ma pauvre mère se nommaient ainsi. Il se coucha et essaya de dormir. Ce fut en vain, il entendait toujours les applaudissements ; il voyait sans cesse cette douce figure de jeune fille, qui levée à demi, lui avait lancé son bouquet, et s'était aussitôt jetée en arrière ; mais les yeux de Pierre avaient rencontré les siens, et Pierre n'avait vu qu'elle, il la retrouva à la seconde représentation, et sut que la jolie brune était fille d'un riche marchand de la rue St. Denis. Dès lors plus de repos pour Pierre. Le malheureux aimait ses journées, si remplies autrefois par l'étude, s'écoulaient en promenades, en allées et venues ; il passait plus d'une nuit à se maudire et à projeter pour le lendemain la reprise de ses travaux. Le jour venait, et, après quelques instants d'hésitation, il sortait comme la veille. Pendant quinze jours, Jacques resta presque toujours seul tandis que son maître rêvait toujours d'amour. Enfin un soir Pierre arriva plus agité, plus sombre qu'à l'ordinaire, se promena longtemps à pas inégaux en murmurant ces quelques mots : Demain... je la verrai demain ? Et en effet le lendemain Pierre vit Maria. Il la revit plusieurs fois encore, si bien que, au bout d'un mois, la jeune fille entra un soir dans la chambre de son amant, et tombait dans ses bras : Ils n'ont pas voulu que tu sois mon mari : eh bien, me voici : je serai ta femme malgré eux.